



Belle et Sébastien





PRÉSENTE

Belle et Sébastien

UN FILM DE **NICOLAS VANIER**

AVEC **FÉLIX BOSSUET** DANS LE RÔLE DE SÉBASTIEN, **TCHÉKY KARYO**, **MARGAUX CHATELIER**, **DIMITRI STORAGE**, **ANDREAS PIETSCHMANN** ET **URBAIN CANCELIER**

AVEC LA PARTICIPATION NATURELLE DE **MEHDI**

SCÉNARIO, ADAPTATION ET DIALOGUES **JULIETTE SALES**, **FABIEN SUAREZ** ET **NICOLAS VANIER**

D'APRÈS LA SÉRIE **BELLE ET SÉBASTIEN** ÉCRITE ET RÉALISÉE PAR **CÉCILE AUBRY**

MUSIQUE **ARMAND AMAR**

PRODUIT PAR **CLÉMENT MISEREZ**, **MATTHIEU WARTER**, **FRÉDÉRIC BRILLION** ET **GILLES LEGRAND**

UNE PRODUCTION **RADAR FILMS**, **EPITHÈTE FILMS** ET **GAUMONT**

DURÉE DU FILM **1h38mn**

DISTRIBUTION

Pathé Films AG
Jessica Oreiro
Neugasse 6, Postfach
8031 Zürich
Tel. 044 277 70 83
Jessica.oreiro@pathefilms.ch

SORTIE LE

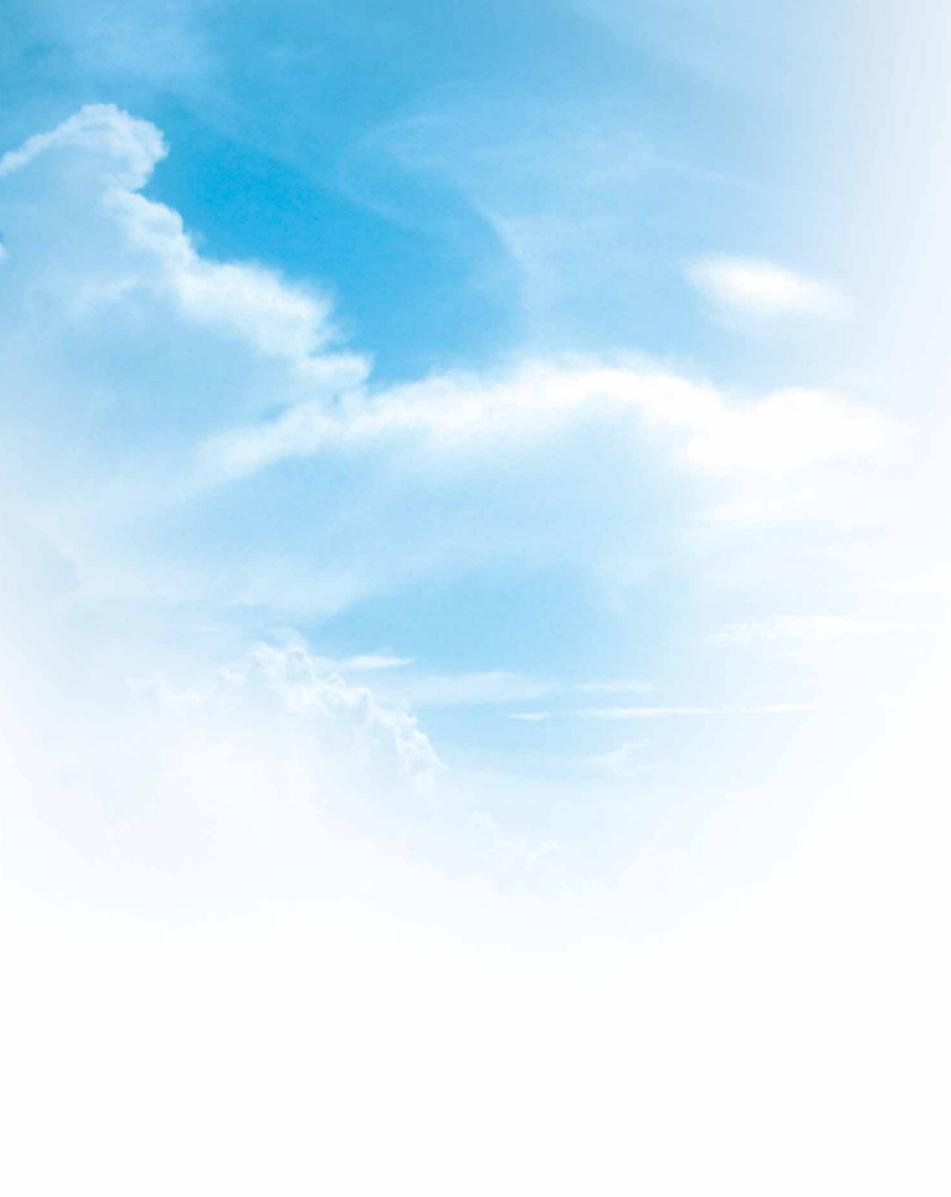
18 DÉCEMBRE 2013

PHOTOS ET DOSSIER DE PRESSE DISPONIBLES SUR WWW.PATHEFILMS.CH

PRESSE

Jean-Yves Gloor
Route de Chailly 205
1814 La Tour-de-Peilz
Tel. 021 923 60 00
Fax. 021 923 60 01
jyg@terrasse.ch





PRÉFACE

Juin 2012, me voici dans le train qui m’emmène en Savoie, du côté de Lanslebourg pour le tournage de... *BELLE ET SÉBASTIEN* !

À l’approche des montagnes tantôt verdoyantes, tantôt enneigées, mes souvenirs d’enfance ressurgissent : la petite Alfa de maman (Cécile Aubry) qui avalait les virages serrés en dérapages, le lourd camion du son planté dans la neige durant plusieurs jours, les senteurs merveilleuses de paille et de lait chaud du chalet qui nous servait de décor. Et surtout, la voix calme et protectrice d’Edmond Beauchamp qui jouait César, et la tendre Paloma Mata (Angéline) dont le sourire était d’une douceur infinie. Aurais-je cru un jour que, cinquante ans plus tard, je reviendrais dans les Alpes pour le remake de cette série qui a définitivement guidé le sens de ma vie ? Bon, d’accord, je n’ai pas le même rôle. Pourtant, je connaissais celui de Sébastien par coeur... Même la chanson ! La vie est cruelle !

Environ un an auparavant, je rencontre Nicolas Vanier qui, après avoir visionné mes essais et échangé quelques mots, me tend le scénario du nouveau Belle et Sébastien et me dit : « Bon ben, j’ai mon André ! » André ?! Mais c’est qui André ? Nicolas m’avouera plus tard qu’il redoutait que je ne fus un boulet sur son tournage, le genre de comédien qui, sous prétexte de détenir une certaine légitimité, s’autoriserait à donner son point de vue sur tout, à tort et à travers... J’ai été suffisamment longtemps assistant réalisateur, puis réalisateur à mon tour, pour éviter ce genre de comportement insupportable. Plus discipliné que moi sur un plateau, y’a pas ! D’autant que Nicolas est tout à fait précis dans ses choix artistiques et que la sincérité dont il fait preuve dans son travail se traduit par un résultat bluffant dont je suis totalement admiratif.

Me voici sur le tournage... Magnifique ! Un village d’avant-guerre dont on n’imagine pas qu’il puisse encore exister. Et pourtant !... Tout est authentique ! Pas d’aménagement de décor, juste quelques charrettes en bois, des militaires

allemands en tenue d’époque, et puis des figurants : que des gars (et des filles) du coin... Plus vrais que vrais ! Les mémoires se réveillent. Les plus anciens sont émus, ils nous parlent : « La plupart des villages de la vallée ont été brûlés par les allemands quand ils sont partis... Il n’y a pas une famille d’ici qui n’ait perdu un parent ou un voisin... » Tchéky Karyo, Urbain Cancelier, toute l’équipe et moi-même écoutons en silence. Nous comprenons, chacun à notre poste, producteurs, auteurs, réalisateur, comédiens, techniciens, que ce tournage n’est pas anodin, nous avons tous une responsabilité : ne pas trahir.

Je rencontre enfin Félix : le nouveau Sébastien, le petit effronté qui m’a piqué mon rôle ! Ressemble-t-il à l’enfant que j’étais ? Sans doute... Avec en plus cette touche de modernité qui rappelle les héros de mangas. De toute façon, cela n’a aucune importance, Félix a cet air bravache, le regard farouche et cette force du peuple des montagnes... l’esprit est là. Je vais jouer ma scène avec ce petit bonhomme, j’ai le trac, j’ai l’impression de me voir dans un miroir dont le reflet aurait oublié de vieillir. C’est très troublant. Sais-tu Félix, qu’on va t’appeler Sébastien pendant au moins cinquante ans ? Qu’on va te demander des nouvelles du chien presque tous les jours ? Et que des jeunes filles viendront te voir en te disant que leur grand-mère était amoureuse de toi ? Finalement, je ne suis pas mécontent de te passer le relais, Félix. Ne crains rien : le bâton n’est pas merdeux, au contraire, il porte bonheur pourvu que tu gardes la tête sur les épaules et les pieds bien en terre... Comme j’ai essayé de le faire toute ma vie.

Merci pour toutes ces belles émotions, Nicolas. Tu es un maître pour nous faire rêver d’aventure... Grâce à toi, mon aventure fut tout intérieure, mais elle m’a mené très loin.

Mehdi

*Préface de Mehdi extrait de l’album : BELLE ET SÉBASTIEN
XO/Editions du Chêne – Texte de Nicolas Vanier/Photos de Éric Travers.
D’autres ouvrages sont également disponibles en librairie chez XO Editions,
XO/Editions du Chêne, XO/Hachette Livre et XO/Editions 12bis.*





SYNOPSIS

Ça se passe là-haut, dans les Alpes.

Ça se passe là où la neige est immaculée, là où les chamois courent les marmottes, là où les sommets tutoient les nuages.

Ça se passe dans un village paisible jusqu'à l'arrivée des Allemands.

C'est la rencontre d'un enfant solitaire et d'un chien sauvage.

C'est l'histoire de Sébastien qui apprivoise Belle.

C'est l'aventure d'une amitié indéfectible.

C'est le récit extraordinaire d'un enfant débrouillard et attendrissant au cœur de la Seconde Guerre Mondiale.

C'est l'odyssée d'un petit garçon à la recherche de sa mère, d'un vieil homme à la recherche de son passé, d'un résistant à la recherche de l'amour, d'une jeune femme en quête d'aventures, d'un lieutenant allemand à la recherche du pardon.

C'est la vie de *BELLE ET SÉBASTIEN*...



NICOLAS VANIER

Pendant plus d'un quart de siècle, Nicolas Vanier a arpenté les espaces sauvages des territoires "d'en haut". De ses périples sont nés de nombreux récits, romans et documentaires. L'aventure débute toujours par le respect absolu de la nature et des peuples qui y vivent.

Ses rêves d'enfance ont été bercés par les récits de Fenimore Cooper et Jack London. Indiens, trappeurs, bêtes sauvages, immensités blanches et hostiles ont stimulé son imagination débordante au rythme de ses voyages. Devenu adulte, Nicolas n'a rien perdu de sa fascination.

Un jour, équipé d'un sac à dos, il embarque gare du Nord pour sa première expédition. Kiruna, en Laponie, au-delà du cercle polaire arctique, est, pour Nicolas Vanier, une vraie révélation... Après un petit boulot de docker sur le port du Havre, il s'envole pour le Québec et part en canoë de Shefferville à la baie d'Ungava, à l'entrée du détroit d'Hudson, pour y rencontrer les Indiens Montagnais. Il s'embarque ensuite pour un périple de 7000 kms qui le mènera du Wyoming au détroit de Béring : voyageant à cheval, avec 24 chiens de traîneau, il découvre le Labrador et ses troupeaux de caribous, la Sibérie et ses Évènes, éleveurs nomades de rennes, la Mongolie et l'océan Arctique. Les grands espaces inspirent ses récits et ses nombreux documentaires. Pour Nicolas, l'homme et la nature ne font qu'un. Le message se veut toujours utile pour que les hommes prennent enfin conscience de leur folie destructrice. Il y eut également les grands défis comme *l'Odysée Blanche*, une traversée de plus de 8000 kms de Skagway, en Alaska, au Québec, les grandes courses de chiens de traîneau comme la Yukon Quest, et pour parachever son dernier rêve d'aventurier, l'Odysée Sibérienne en solitaire du lac Baïkal à Moscou.

Homme engagé en faveur de la protection de la nature, il parraine – entre autres initiatives – «L'école agit !», organisation fondée par le ministère de l'Éducation nationale, dont le but est de promouvoir l'écologie et le développement durable dans les écoles.

Il prépare actuellement une nouvelle expédition, du plus grand océan au plus grand lac du monde : il s'agira de relier le Pacifique au lac Baïkal, en traversant la Mandchourie, la Mongolie et une partie du sud de la Sibérie. Il portera également à l'écran l'adaptation de son roman, «*L'or sous la neige*», retraçant l'aventure d'un jeune Américain, à la fin du XIXème siècle, qui se lance dans la ruée vers l'or du Klondike.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

1995	<i>L'Enfant des neiges</i>
1999	<i>L'Odysée blanche</i>
2001	<i>Le Chant du Grand Nord</i>
2004	<i>L'or sous la neige</i>
2004	<i>Le Dernier Trappeur</i>
2007	<i>Mémoires glacées</i>
2008	<i>Loup</i>
2011	<i>Le Grand voyage</i>
2013	<i>Belle et Sébastien</i>

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

1995	<i>L'Enfant des neiges</i>
1999	<i>L'Odysée blanche</i>
2004	<i>Le Dernier Trappeur</i>
2008	<i>Loup</i>
2013	<i>Belle et Sébastien</i>





NICOLAS VANIER

ENTRETIEN

Comment est né BELLE ET SÉBASTIEN ?

Contrairement à tous les projets que j'ai menés jusqu'ici, ce n'est pas moi qui suis à l'origine de *BELLE ET SÉBASTIEN*. Au départ, l'idée vient du producteur Clément Miserez, de mes scénaristes Fabien Suarez et Juliette Sales, et des gens de la Gaumont. Or, lorsqu'ils se sont interrogés sur un nom de metteur en scène, il se trouve que j'étais leur premier choix. C'est tombé au bon moment pour moi car je venais justement de reporter le projet sur lequel je travaillais pour des raisons de financement !

Quel souvenir gardez-vous du feuilleton télévisé ?

Quand j'étais petit, j'étais complètement accro à cette série ! Il faut dire que j'étais déjà passionné par les animaux, la nature et la montagne et que j'en ai gardé un souvenir profondément ancré en moi. Ce n'est pas anodin puisqu'à l'âge adulte je me suis entièrement

consacré aux chiens et à la nature. Du coup, quand on m'a proposé ce projet, j'étais presque intimidé par rapport au souvenir que j'en avais gardé : pour moi, il ne s'agissait pas d'une banale série télé mais d'une longue suite d'épisodes plus extraordinaires les uns que les autres. C'était donc un véritable défi à relever, ce qui n'était pas pour me déplaire, même si c'était un peu angoissant. J'étais tellement marqué par les sensations fortes que *BELLE ET SÉBASTIEN* avait éveillées en moi que je me sentais un vrai devoir de réussite. Dès lors, il fallait réaliser un film pour le cinéma, forcément différent de la série télé, tout en restant fidèle aux fondamentaux de l'histoire, c'est-à-dire à ses personnages et à son univers.

Dans quelle direction avez-vous cherché à orienter la transposition ?

Dès le premier rendez-vous avec Gaumont, j'ai expliqué que j'étais prêt à tourner le film sous certaines conditions. D'abord, il fallait trouver un enfant exceptionnel tant par la force du regard que par la personnalité. Ensuite, je tenais à tourner sur trois saisons. Enfin, je souhaitais transposer le film à l'époque



de la Seconde Guerre Mondiale. C'était un parti-pris esthétique car je ne voulais pas montrer la montagne telle qu'elle est devenue aujourd'hui : je souhaitais retrouver un paysage montagnard de chalets et de villages en lauze, dont l'harmonie de couleurs et de matières fait écho au cuir, au chanvre et au bois des vêtements et des objets de l'époque. C'est donc cette volonté esthétique qui a servi la dramaturgie et qui m'a permis de renouer avec une dimension essentielle de la série : l'aventure, le voyage et la notion de passage. La guerre et la fuite des Juifs vers la Suisse s'inscrivaient parfaitement dans cette continuité.

Comment s'est passée la collaboration avec vos coscénaristes ?

C'était une jolie rencontre, tant sur le plan professionnel qu'amical. Ce n'est pas évident car il m'est arrivé de travailler avec de formidables scénaristes et de buter sur des problèmes de rythme. Ici, l'alchimie a très bien pris entre nous, ce qui nous a permis d'avancer très vite et d'être réactifs, sans qu'on ait besoin de s'attribuer de rôles. On fonctionnait surtout par l'échange : parfois, mes coscénaristes avaient leurs propres idées qu'ils me communiquaient et, à d'autres moments, c'est en discutant tous les trois que certaines pistes ont émergé. C'était un véritable travail collégial.

Avez-vous souhaité rester fidèle aux personnages de la série ?

J'ai revu la série une seule fois, chez moi, muni d'un petit carnet et d'un crayon, et dès qu'un élément m'apparaissait important, qu'il s'agisse d'un personnage ou d'un lieu, je le notais. Cela m'a permis de garder en mémoire ce qui me semblait nécessaire de retrouver dans l'adaptation. J'ai préféré ne voir les épisodes qu'une seule fois pour pouvoir ensuite m'en affranchir et prendre de la distance par rapport à l'histoire originale. Puis, j'ai repris point par point la trentaine d'éléments



qui devaient absolument figurer dans le film.

BELLE ET SÉBASTIEN est aussi un récit d'apprentissage.

Oui, car au-delà du sujet qui me plaisait beaucoup, ce qui m'intéressait, c'était de construire une véritable fiction, d'autant que ce n'était pas le cas de mes deux précédents films qui se rapprochaient davantage du documentaire. De même que je suis passé du récit de voyage au roman, j'ai profondément envie aujourd'hui de raconter des histoires fictionnelles avec des personnages qui suivent des trajectoires et qui évoluent. Je souhaite aussi parler de mon pays, la France, car c'est une terre que j'adore, même si j'ai passé beaucoup d'années à l'étranger. C'est pour toutes ces raisons que je me suis autant investi dans ce projet en attachant beaucoup d'importance à l'écriture et à la mise en scène afin qu'on ne soit jamais dans la caricature.

Vous brossez un très beau portrait de ces savoyards qui sont des taiseux...

Je voulais montrer un monde que je connais bien puisque j'ai passé une grande partie de ma vie auprès de montagnards qui ressemblent beaucoup aux habitants du Grand Nord. Ce sont des gens qui parlent peu mais qui agissent. Je me souviens d'un vieux chasseur de chamois – un amoureux fou de la montagne qui m'a initié à son univers quand j'avais 17 ou 18 ans – qui ne prononçait presque jamais un mot. En apparence, il pouvait sembler un peu autiste car il était incapable de dire «Bonjour» ou «Au revoir». Et pourtant, il savait glisser un morceau de pain dans la gibecière d'un voyageur qui avait trois heures de route devant lui. J'aime ces gens qui agissent davantage qu'ils ne causent : je suis effaré par l'importance que prend aujourd'hui la communication. De même, je tenais à montrer que les rapports entre un humain et un chien peuvent échapper aux dérives actuelles, où les gens se retrouvent complètement gâteux face à leur animal et



les traitent comme des enfants ! Il me paraissait essentiel de mettre en avant un rapport sain entre homme et animal, où chacun reste à sa place.

Les producteurs n'ont pas hésité à vous laisser tourner sur trois saisons ?

Pas du tout, et il faut bien avouer que c'était courageux de leur part. Non seulement en raison de la présence d'un enfant et d'un chien, mais aussi des difficultés logistiques. C'était donc un pari coûteux et risqué. Mais je n'aurais pas pu montrer la montagne uniquement en été ou en hiver : j'éprouvais un réel besoin de dévoiler ses différentes couleurs au fil des saisons. Tout comme Sébastien, la montagne constitue un personnage à part entière.

Comment se sont déroulés les repérages ?

C'est un poste sur lequel la production a réalisé d'énormes économies ! Car, si j'ose dire, j'ai effectué les repérages au cours des trente années que j'ai passées à sillonner la montagne. Du coup, je savais exactement à quel endroit je souhaitais tourner : la vallée de la Haute Maurienne Vanoise. D'ailleurs, dès l'écriture du scénario, je notais dans la marge les lieux auxquels je pensais pour les différentes scènes. Certains noms viennent de la série, d'autres sont imaginaires et d'autres encore font référence à des souvenirs d'enfance.

Quels étaient les plus grands défis sur le tournage ?

Rien ne me paraissait insurmontable, ni le tournage en montagne, ni la présence du chien. Le plus difficile, c'était de diriger un enfant car une grande partie du film reposait sur sa capacité à vivre cette aventure de bout en bout. Même si, dès le départ, j'étais confiant, je suis resté prudent parce que je suis conscient qu'à 7 ans et demi, tout peut arriver ... La vraie grande surprise a été la faculté de Félix à comprendre ce que j'attendais, à ne jamais sur-jouer, à émettre des propositions

de jeu pertinentes et à être constamment dans la finesse. C'est ce qui a donné une énergie formidable à tout le monde sur le plateau. Car au-delà des qualités d'écriture et de mise en scène du film, c'est vraiment Félix qui porte le projet.

Comment avez-vous trouvé le petit Félix ?

Nous avons reçu près de 2400 candidatures pour le rôle de Sébastien. La directrice de casting n'avait jamais vu un tel engouement : alors qu'en général les gens veulent lire le scénario, la célébrité de la série et mon nom attaché au projet ont suffi à rassurer et à susciter l'enthousiasme de nombreux parents qui ont envoyé les photos de leurs enfants. 200 d'entre eux ont été présélectionnés, puis à partir de visionnages et d'essais, j'en ai retenu une douzaine que j'ai emmenés dans le Vercors, où j'ai des chiens de traîneau. Pendant ces quelques jours, j'ai vécu avec ces enfants, je les ai observés et j'ai appris à les connaître. Et même s'il ne restait plus que trois candidats possibles, j'ai très vite su qui je voulais et j'ai imposé Félix, envers et contre tout, bien que d'autres aient pu sembler plus mignons au premier abord. Peu m'importait qu'ils aient déjà une expérience de tournage ou pas. J'ai aimé la personnalité de Félix, qui est un enfant intelligent et courageux, mais qui peut rapidement se fermer comme une huître si on ne prend pas le temps de se faire accepter par lui. Il a quelque chose de déconcertant et d'étrange mais dans lequel je décelais une finesse qui n'appartient qu'à lui.

Autour de Félix, les autres comédiens sont épatants...

Tchéky Karyo s'est imposé d'emblée dans le rôle de César. Alors qu'il tient souvent des rôles antipathiques, j'avais envie qu'il évolue progressivement vers la lumière, même si on n'a pas une sympathie immédiate pour lui. C'était donc un changement intéressant par rapport à son image auprès du grand public. Très vite, je lui ai expliqué qu'il ne fallait pas qu'il y ait la moindre ambiguïté sur ses rapports avec les autres

personnages : Angéline n'est pas sa maîtresse et Sébastien est son «petit-fils» d'adoption. Même si je n'ai pas beaucoup d'expérience en matière de direction d'acteur, je crois que mon besoin de précision l'a rassuré.

Quant à Margaux Chatelier, tout comme Félix, je l'ai imposée par rapport à des actrices plus connues, car elle incarnait exactement le personnage que je souhaitais. Dès que je l'ai vue pendant les essais, elle a été une évidence !

On a eu énormément de chance pour le rôle du lieutenant Peter. En effet, après pas mal de recherches infructueuses, j'ai dû prendre une décision de dernière minute, en visionnant une vidéo d'Andreas Pietschmann sur mon portable : je l'ai trouvé formidable et quand je l'ai rencontré, mon impression s'est largement confirmée.

On retrouve Mehdi, emblématique de la série, dans le rôle d'André...

Au début du projet, j'ai considéré qu'il s'agissait d'une contrainte qui s'imposait d'elle-même : il me paraissait impossible de monter ce film, sachant qu'il était acteur, sans lui proposer un rôle. Très vite, j'ai envisagé de lui confier celui d'André, le chasseur auprès duquel Sébastien tente d'obtenir des informations sur la «bête». Lors de notre première rencontre, nous étions un peu sur nos gardes tous les deux et je me suis même demandé, au départ, si je n'aurais pas préféré qu'il refuse ma proposition car j'avais le sentiment qu'il était un peu «l'œil de Moscou» sur le film... On ne s'est pas revu dans les semaines qui ont précédé le tournage mais lorsqu'on a commencé à travailler ensemble, il m'a beaucoup ému. Il avait de grandes bouffées de nostalgie en replongeant dans cet univers et un jour il m'a fait le plus beau des compliments en me disant «maman serait fière». La sincérité avec laquelle il s'est exprimé m'a permis de sentir toute sa sensibilité et on est tombé dans les bras l'un de l'autre : dès cet instant, on est devenu amis. Autant dire que sa présence a été un vrai moteur et m'a donné une



énergie nouvelle. C'est aussi à ce moment que j'ai perçu son appréhension : il tenait à ce que le film reste fidèle à l'image qu'il avait gardée de cette histoire imaginée par sa mère.

Avez-vous eu du mal à trouver les «interprètes» de Belle ?

À partir d'un certain nombre de critères de poids et de taille, une centaine de chiens ont été repérés. Ils ont été longuement observés par Andrew Simpson, qui a dressé les animaux pour *LE DERNIER TRAPPEUR* et *LOUP* et en qui j'ai toute confiance. Il en a retenu 7 ou 8, qu'il a fait travailler, puis il en a gardé trois au final : Garfield, la chienne vedette, et deux autres qui ont servi de doublures. Elles avaient chacune des caractères spécifiques pour jouer dans des scènes plus ou moins dynamiques ou calmes. En revanche, quand on voit un gros plan du chien, c'est toujours Garfield.

Quels ont été vos choix de mise en scène ?

Si on doit les résumer en un mot, je dirais la sobriété. Une sobriété calculée, recherchée et assumée. Ce qui n'est pas synonyme de facilité. En l'occurrence, j'ai été formidablement bien assisté par Luc Drion, opérateur qui a un sens du cadre d'une précision extrême, et par Eric Guichard, directeur de la photo d'une grande justesse en termes de lumière. Collaborer avec ces deux professionnels était une chance : on s'est très vite trouvé tous les trois car nous partagions la même volonté de construire le film en le rythmant par l'alternance de phases descriptives et de phases d'action. Du coup, au niveau du découpage, on essayait dans la mesure du possible d'avoir en un plan ce que d'autres obtiennent en deux.

Parlez-moi de la musique.

C'est Gilles Legrand d'Épithète, coproducteur du film, qui m'a permis de rencontrer Armand Amar. Au-delà de la qualité de son travail, ce qui est formidable avec lui, c'est qu'on peut

être franc et lui dire «je n'aime pas». Il n'argumente pas une seconde, même s'il est convaincu par ce qu'il vient de faire : il jette le morceau à la poubelle et il propose autre chose. Au départ, nous n'étions pas vraiment sur la même longueur d'onde, ce qui est logique car il faut du temps pour trouver ses marques entre un réalisateur et un musicien. Puis, il y a eu une sorte de déclic entre nous et à partir de là, Armand s'est pour ainsi dire envolé ! C'était un vrai bonheur de l'appeler pour lui dire que j'avais été ému aux larmes par certaines de ses compositions.

On retrouve la mélodie de la série dans la bande-originale du film.

Cela me paraissait fondamental. Armand en était, lui aussi, convaincu, même si c'était plus difficile de travailler à partir de cette contrainte : cela aurait pu constituer un carcan dont il aurait pu ne pas se libérer mais il a formidablement relevé le défi.

Et les voix ?

Armand a eu l'idée de Zaz, dont la voix un peu grave tranche agréablement avec le timbre plus doux de Félix : je trouve qu'elle apporte énormément d'émotion au film. Quant à la voix enfantine, c'est celle de Félix ! En effet, j'ai découvert presque par hasard qu'il avait aussi des capacités vocales : alors que nous étions partis main dans la main en repérages pour voir le refuge, il s'est mis à chantonner et je me suis aperçu qu'il se débrouillait très bien. J'en ai parlé à Armand, qui était un peu surpris au départ, puis qui a constaté que Félix avait une voix merveilleuse.







Mehdi fait ses premiers pas devant la caméra dès l'âge de 4 ans avec la série TV

POLY écrite et réalisée par sa mère Cécile Aubry.

Puis il crée le personnage de Sébastien avec la trilogie à succès *BELLE ET SÉBASTIEN*,

SÉBASTIEN PARI MI LES HOMMES et *SÉBASTIEN ET LA MARIE-MORGANE* toujours avec Cécile Aubry.

LE JEUNE FABRE avec Véronique Jannot sera la dernière collaboration avec sa maman.

Il tourne ensuite pour le cinéma sous la direction de Jean-Claude Brialy (*UN AMOUR DE PLUIE*), Michel Boisrond (*CATHERINE ET CIE*), Alain Corneau (*LE COUSIN*), Claude Miller...

Parallèlement il se consacre à la réalisation, il devient assistant auprès, notamment de Claude Goretta et Yves Robert. Il réalise plus d'une dizaine de courts-métrages dont *PREMIÈRE CLASSE* avec André Dussolier et Francis Huster. Le film obtiendra le César du Court-Métrage en 1985.

On le découvre comédien au théâtre dès 1980 dans *MAISON ROUGE* de Pierre Sala. Dans *COMMENT DEVENIR UNE MÈRE JUIVE EN DIX LEÇONS* au théâtre de l'Oeuvre, il partage l'affiche avec Marthe Villalonga et André Vallardy.

Il interprétera une dizaine de pièces, dont *UN POINT C'EST TOUT* (2008/2009) de Laurent Baffie au Théâtre du Palais-Royal.

En 2013, il participe au long-métrage *BELLE ET SÉBASTIEN* réalisé par Nicolas Vanier, où son personnage donne la réplique à celui qu'il incarnait à ses débuts, Sébastien, désormais interprété par le tout jeune Félix Bossuet.

Aujourd'hui, après plus de cinquante ans de carrière, Mehdi termine la rédaction d'un livre de souvenirs, édité chez Michel Lafon.

MEHDI



MEHDI

ENTRETIEN

L'aventure de BELLE ET SÉBASTIEN a débuté alors que vous n'étiez encore qu'un petit garçon...

Exactement. Je jouais Sébastien dans la série originale, écrite par ma mère, Cécile Aubry. Elle s'était faite remarquer avec POLY, ce qui a permis à Gaumont de produire le feuilleton *BELLE ET SÉBASTIEN* au début des années 1960. À l'époque, le roman éponyme existait déjà. Depuis 50 ans, j'évolue dans le monde du cinéma, notamment comme comédien, et je dois avouer que j'étais extrêmement ému quand on m'a proposé de participer au film.

Comment vous êtes-vous impliqué dans le projet de long métrage ?

C'est le producteur Clément Miserez qui a pris l'initiative de me contacter : il souhaitait me parler du projet, puis il m'a demandé si un rôle dans le film m'intéressait. J'étais enchanté par cette idée ! Je dois dire que l'adaptation de la série pour le cinéma m'avait déjà traversé l'esprit. Du coup, j'ai tout de suite adhéré au principe et Nicolas Vanier avait toute ma confiance : c'est un homme très proche de la nature, qui a su porter cette histoire dans une démarche de grande sincérité. Et il a réussi à réunir un casting formidable, y compris pour les seconds rôles.

Qu'avez-vous pensé du scénario qui conserve certains éléments de la série tout en prenant des libertés ?

La transposition de l'histoire pendant la Seconde Guerre Mondiale m'a beaucoup plu car elle ajoute une dimension humaine et dramatique au récit. Il est bien évident qu'aujourd'hui on

ne raconte plus les histoires comme on pouvait le faire dans les années 60 : pour intéresser les enfants et conserver leur attention, il fallait « muscler » l'intrigue et raconter quelque chose de fort. Le résultat final est à la hauteur de mes espérances.

Comment s'est déroulé le tournage de la séquence avec Félix ?

Nous nous sommes très peu vus en réalité et nous n'avons donc pas vraiment eu le temps de nous lier. Pour autant, dans la petite scène que nous partageons, j'ai eu l'impression de me revoir des années en arrière. Comme Félix est très pudique, voire timide, il était assez difficile de l'apprivoiser. Et au fond, je n'y tenais pas tant que ça car étant moi-même réalisateur, je voulais qu'il garde sa fraîcheur et son envie de travailler avec Nicolas : Félix était dans sa bulle et il ne fallait surtout qu'il se sente parasité. J'ai laissé Nicolas nous diriger sans m'immiscer.

En voyant le film, vous êtes-vous reconnu en Sébastien ?

Petit, j'étais différent de Félix et même si le film s'inspire de la série, il apporte un ton tout à fait nouveau. J'ai donc préféré aborder le tournage en tant que comédien professionnel qui incarne André. J'ai décidé de faire abstraction de mon interprétation dans la série il y a 50 ans. Néanmoins, cela m'a rappelé de lointains souvenirs, entre le froid, la montagne et la neige...

Qui est André, votre personnage ?

C'est un homme assez rustique, une sorte d'« ouvrier de la campagne ». On retrouve ce genre de personnages dans *LES GRANDES GUEULES* de Robert Enrico. Sans me comparer à Bourvil ou Ventura, j'ai essayé de m'inspirer de ce film autant que possible pour faire d'André un taiseux : c'est le genre de type dont on a du mal à tirer les vers du nez mais qui reste pourtant tendre et généreux avec ce petit venu lui poser des questions indiscretes. J'étais ravi de pouvoir, pour une fois,

donner une image totalement différente de ce que j'ai pu faire jusque-là. Car j'aime composer des personnages même si je me considère comme un « rustique » - et surtout pas un intello. J'ai vécu 17 ans dans le Cantal, je suis donc très proche de la terre.

Comment Nicolas Vanier dirige-t-il ses acteurs ?

Nicolas ne parle pas beaucoup, tout en sachant parfaitement ce qu'il veut. Mais ce que j'apprécie particulièrement chez lui, c'est qu'il fait preuve d'une grande souplesse : il est capable de comprendre qu'une tournure de phrase puisse être alambiquée et accepte alors de petites modifications si on respecte le sens du dialogue.

Par ailleurs, Nicolas est le champion du monde de la nature et des grands espaces et il a réussi à mettre en valeur les personnages et les décors naturels, ce qui n'était pas simple. Mais ce que je retiens de cette aventure à ses côtés, c'est sa sincérité : il est devenu un ami, il m'a presque convaincu de partir en voyage avec lui ! Mais je ne suis pas certain que cette idée le ravisse !

Quelle a été votre réaction en découvrant le film ?

Le plus saisissant, c'est la beauté des images : Nicolas sait capter la nature, les couleurs et les matières d'une manière inégalée et j'ai trouvé la lumière de l'hiver magnifique. Quant aux acteurs, ils sont tous d'une grande justesse. Andreas Pietschmann, notamment, n'est pas du tout caricatural et a même un côté sympathique, ce qui le rend d'autant plus inquiétant. Du coup, on ne tombe jamais dans la représentation clichée des nazis au cinéma. Urbain Cancelier campe son personnage avec beaucoup de finesse, Tchéky Karyo est formidable dans un vrai rôle de composition. Et comme beaucoup j'ai été très impressionné par l'interprétation de Margaux Chatelier qui campe une Angéline bouleversante d'émotion et de force. Sans oublier Dimitri Storge en médecin-résistant à la fois sobre et déterminé.



TCHÉKY KARYO

Né à Istanbul, Tchéky Karyo entreprend des études de comptabilité et de gestion mais s'aperçoit très vite qu'il s'est trompé de voie. Il décide alors de suivre des cours d'art dramatique au Théâtre Daniel Sorano, puis il intègre le Théâtre National de Strasbourg. En 1982, il apparaît pour la première fois au cinéma dans *TOUTE UNE NUIT* de Chantal Akerman. La même année, il est nommé au César du Meilleur espoir masculin pour son interprétation dans *LA BALANCE* de Bob Swaim.

Connu pour ses rôles violents – un truand dans *LE MARGINAL* (1983) de Jacques Deray ou un assassin dans *L'AMOUR BRAQUE* (1985) de Zulawski – mais également pour ses personnages plus nuancés comme Rémi dans *LES NUITS DE LA PLEINE LUNE* (1984) d'Eric Rohmer, ou encore Étienne de Bourbon dans *LE MOINE ET LA SORCIÈRE* (1987), Tchéky Karyo se fait particulièrement remarquer pour sa formidable prestation dans *L'OURS* (1988) de Jean-Jacques Annaud. Son rôle de mentor dans *NIKITA* (1990) de Luc Besson, puis son rôle dans *JEANNE D'ARC* du même réalisateur, en 1999, ont également marqué les esprits.

Fort de sa notoriété en France, il décide d'entamer une carrière internationale. Il joue notamment aux côtés de Gérard Depardieu dans *1492 : CHRISTOPHE COLOMB* (1992) de Ridley Scott, puis donne la réplique à Will Smith et Martin Lawrence dans *BAD BOYS* (1995) de Michael Bay. Plus tard, on le retrouve face à Vincent Cassel et Monica Bellucci dans *DOBERMANN* (1997) de Jan Kounen, *BABEL* (1999) de Gérard Pullicino ainsi que dans *LE ROI DANSE* (2000) de Gérard Corbiau ou encore *THE PATRIOT*, *LE CHEMIN DE LA LIBERTÉ* (2000) de Roland Emmerich, avec Mel Gibson. Il va jusqu'à Montréal où il tourne avec Angelina Jolie dans le polar *TAKING LIVES*, *DESTINS VIOLÉS* (2004), et, de retour en Europe il décroche un rôle dans *UN LONG DIMANCHE DE FIANÇAILLES* (2004) de Jean-Pierre Jeunet.

En 2009, il incarne un chef de guerre dans la série télévisée *KAAMELOTT*, d'Alexandre Astier. On l'a vu récemment dans *LES LYONNAIS* d'Olivier Marchal aux côtés de Gérard Lanvin et dans *JAPPELOUP* de Christian Duguay.





TCHÉKY KARYO

ENTRETIEN

Quelle a été votre réaction quand on vous a proposé ce projet ?

Au départ, je me suis dit « moi qui me sens comme un jeune homme de 30 ans, je vais devoir jouer un grand-père ». Et dans le même temps, j'ai senti que ce rôle, au fond, était le bienvenu puisque je suis moi-même grand-père d'un petit garçon de l'âge de Sébastien ! J'ai pris conscience qu'il était temps d'assumer ce passage et qu'il s'agissait d'une belle opportunité de le faire à travers un film qui rendait hommage à une série-culte des années 60.

Qu'est-ce qui vous a plu et touché dans le scénario ?

D'abord, j'ai trouvé intéressant que l'intrigue soit transposée pendant la Seconde Guerre Mondiale: le scénario montre avec finesse que tous les Français n'ont pas été collabos et ne sont pas restés prostrés et passifs et qu'il y a aussi eu des Allemands, y compris au sein de l'armée, qui n'adhéraient pas au nazisme. Mais ce qui m'a surtout touché, c'est que tout est vu à travers le regard de l'enfant. D'autre part, j'ai été sensible au personnage de César, cet homme rude et taiseux, qui vit à travers la nature et qui a un rapport privilégié avec l'enfant à qui il cherche à donner une éducation pragmatique: César a beaucoup d'affection pour le petit qu'il n'exprime pas forcément par des gestes mais plutôt dans son apprentissage et dans les regards qu'il porte sur lui. Pour lui, l'éducation passe par la maîtrise de l'environnement et par l'apprentissage du respect: on aime la montagne parce qu'elle est belle et on la respecte aussi parce qu'elle peut être dangereuse. J'avais aussi la conviction qu'avec Nicolas Vanier, on serait en harmonie avec la montagne.

Étiez-vous sensible à l'univers de Nicolas Vanier ?

Je connaissais son engagement et je savais qu'il était passionné par les chiens, surtout les chiens de traîneau. Je savais qu'il avait vécu des aventures extraordinaires dans la

nature, joyeuses et passionnantes, qu'à travers ses périples, il se souciait de la préserver et que la montrer, dans sa beauté et sa violence, lui tenait à cœur. Quand nous avons tourné au printemps, j'ai eu l'impression que cette montagne, pour ainsi dire, nous prenait dans les bras mais qu'elle pouvait aussi se révéler violente et dangereuse.

Comment avez-vous vécu ce tournage en pleine montagne ?

Je trouve remarquable que Nicolas ait décidé de tourner en France et de ce fait faire découvrir la Haute-Maurienne. J'avais d'ailleurs moi-même découvert la région quand j'avais 7 ou 8 ans, alors qu'on était venu aider des paysans à reconstruire des murs avec mon père. J'ai un souvenir magnifique de cet épisode de mon enfance : quand on est petit, on est plus près de la terre et de la végétation et on éprouve une très forte communion avec la nature. Je trouve que le film restitue merveilleusement ce sentiment.

Pour autant, quand on doit marcher dans la neige où l'on s'enfonce jusqu'aux genoux par - 25°, c'est assez difficile ! Mais cela participe à la réalité du personnage qu'on est censé interpréter: la nature nous provoque et, d'une certaine manière, nous donne des indications. C'est pour cela que Nicolas avait besoin d'être en pleine montagne.

Comment avez-vous abordé votre personnage ?

J'ai essayé d'être le plus naturel possible, d'être le plus moi-même possible, pour faire résonner des silences et pour habiter des silences car César est un taiseux d'une très grande pudeur. J'ai donc cherché à être dans la justesse et la sobriété, en faisant confiance au regard du metteur en scène.

Qu'avez-vous pensé du petit Félix ?

C'est un petit garçon brillant qui me fait penser à un personnage de manga ! Ses parents viennent du spectacle et il a donc grandi dans un formidable environnement artistique.



J'ai toujours aimé jouer avec les enfants ou les animaux car même si c'est réputé pour être plus difficile, le rapport avec eux oblige à être dans l'instinct, la spontanéité et l'écoute absolue. J'ai aimé ce rapport avec Félix, sans arrière-pensée, ni calcul. C'est aussi comme cela que le personnage de César s'est mis à exister: il a fallu que je me fasse «apprivoiser» par lui et inversement.

Pourquoi César se méfie-t-il de la «bête», comme les villageois?

Je pense qu'il n'a pas de certitude en la matière. Mais comme plusieurs moutons sont tués et qu'on ne voit pas les loups, il met en doute la parole du petit. Quand il menace de tuer le chien, et que Sébastien se met en travers de sa route pour protéger l'animal, il est de plus en plus ébranlé dans ses convictions, jusqu'à ce qu'il comprenne que le petit est en parfaite osmose avec Belle. J'ai beaucoup aimé le fait que l'enfant lui fasse la leçon, comme dans *L'OURS*, où l'animal faisait la leçon au personnage.

Parlez-moi de la direction d'acteur de Nicolas Vanier

Comme toujours, si l'on est d'accord sur les situations qu'on doit tourner, le rapport avec le réalisateur est très simple. Comme Nicolas a passé beaucoup de temps seul dans la nature et qu'il a un rapport pragmatique avec elle, sa direction est toujours liée à son instinct : il avait une manière intuitive et gracieuse de nous diriger.

Qu'avez-vous ressenti en découvrant le film?

Je dois dire que j'ai été cueilli! Le film est émouvant sans jamais être larmoyant. Car même s'il s'adresse à un large public, il n'y a jamais de pathos. En voyant BELLE ET SÉBASTIEN, on redevient un enfant, d'autant que tout est vu à travers le regard du petit garçon. C'est d'autant plus marquant pour moi que j'ai grandi dans les années 50, et que l'environnement dans lequel se déroule le film est presque le même que celui de mon enfance...





FÉLIX BOSSUET

ENTRETIEN

Comment a débuté cette aventure pour toi ?

Ma mère avait envoyé une photo de moi pour le casting. Mais je savais que beaucoup d'autres photos d'enfants avaient été postées. Après, on a voulu me rencontrer. Au téléphone, on m'a expliqué que je devrais lire un texte. Du coup, j'y suis allé, j'ai fait une lecture et il y avait des chiens autour de moi mais pas ceux qui jouent dans le film. Ensuite, on m'a rappelé pour que je fasse une lecture avec les vrais chiens du film. Et un jour où j'avais une visite chez le médecin, Nicolas Vanier m'a appelé pour m'annoncer qu'il m'avait choisi pour jouer Sébastien.

Qu'as-tu pensé de l'histoire ?

J'ai beaucoup aimé et j'ai pensé que ça serait agréable à faire, même si j'ai quand même eu un peu peur pour les scènes avec les chiens. Je me suis dit que Sébastien vivait des situations assez dures, par exemple quand il se baigne dans le torrent. Mais j'étais prêt à faire pareil !

Peux-tu nous parler de la manière dont tu as apprivoisé les chiens ?

Au départ, j'ai répété des scènes avec des chiens qu'on ne voit pas dans le film. Ensuite, j'ai joué avec les vrais chiens parce qu'on devait s'entraîner. D'abord, je devais me laisser lécher, puis j'ai eu le droit de les caresser. Sur le plateau, il y avait des dresseurs et trois chiens en tout.



Est-ce qu'on t'a parlé de l'époque à laquelle se situe l'histoire ?

Oui, ça se passe pendant la Deuxième Guerre Mondiale : les Allemands avaient attaqué la France et voulaient tuer les Juifs parce qu'ils pensaient que tout était de leur faute. Et il y avait des Français qui aidaient les Juifs à passer dans un autre pays, la Suisse, pour qu'ils ne soient plus en danger.

Peux-tu nous parler de Sébastien ?

Pour moi, Sébastien, c'est un petit garçon, orphelin, qui n'a ni papa, ni maman. Il rencontre un chien et, au départ, il en a peur, puis il se met à l'apprivoiser. Cet enfant traîne souvent seul dans la montagne. Il est assez courageux, même s'il est quand même entouré par César, son faux grand-père, Angéline et le docteur Guillaume.

Comment s'est passé le tournage avec Nicolas ?

Il me faisait travailler des scènes, le plus souvent avec du texte. Parfois, je changeais les dialogues, s'il était d'accord. Après, j'avais des pauses. En tout, ça a duré un an, sur trois saisons : l'été, l'automne et l'hiver. Le plus difficile, c'était l'hiver parce qu'il faisait très froid.

Tu t'es bien entendu avec les autres acteurs ?

Ils me donnaient parfois des conseils : Mehdi m'a dit de ne pas viser la personne que je devais regarder mais de regarder un peu à côté pour qu'on ne voie pas trop le blanc de l'œil. En réalité, j'ai suivi une ou deux fois son conseil. Tchéky m'a aussi expliqué que si je n'arrivais pas à pleurer, c'était mieux de ne pas pleurer du tout, plutôt que de me forcer.

Comment as-tu trouvé le film ?

J'ai beaucoup aimé, et par moments, j'ai été ému. Ça m'a fait bizarre de me voir à l'écran, surtout que c'était la première fois. J'ai envie de continuer mais si je n'arrive pas à devenir acteur, je veux devenir docteur !



LISTE ARTISTIQUE

<i>Félix Bossuet</i>	Sébastien
<i>Tchéky Karyo</i>	César
<i>Margaux Chatelier</i>	Angéline
<i>Dimitri Storage</i>	Docteur Guillaume
<i>Andreas Pietschmann</i>	Lieutenant Peter
<i>Urbain Cancelier</i>	Le Maire
<i>Mehdi</i>	André

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	<i>Nicolas Vanier</i>
Scénario, adaptation et dialogues	<i>Juliette Sales, Fabien Suarez et Nicolas Vanier</i>
Production	<i>Radar Films - Clément Miserez, Matthieu Warter Épithète Films - Frédéric Brillion, Gilles Legrand</i>
Production et Distribution	<i>Gaumont</i>
1ère assistant réalisateur	<i>Olivier Horlait</i>
Directeur de production	<i>Philippe Gautier</i>
Régisseur général	<i>Benoît Charrié</i>
Directeur de la photographie	<i>Éric Guichard</i>
Chef Opérateur prises de vues animalières	<i>Laurent Charbonnier</i>
Chef opérateur son	<i>Emmanuel Hachette</i>
Chef costumière	<i>Adélaïde Gosselin</i>
Chef décorateur	<i>Sébastien Birchler</i>
Chef dresseur	<i>Andrew Simpson</i>

